Document généré le 27 avr. 2024 18:57

Jeu
Revue de théâtre

Narcisse triomphante et blessée
Cobalt rouge et *Narcisse en silence*

Lise Gagnon

Numéro 116 (3), 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24801ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gagnon, L. (2005). Compte rendu de [Narcisse triomphante et blessée : *Cobalt rouge* et *Narcisse en silence*]. *Jeu*, (116), 31–34.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LISE GAGNON

Narcisse triomphante et blessée

Narcisse peut prendre bien des visages : un ange blanc, une figure d'ombre, un homme ou une femme. Quoi qu'en ait dit Freud, pour qui la femme narcissique se suffit, Narcisse exulte quand se multiplient les regards sur sa personne. Mais, disparus ces regards, la solitude peut lui paraître intolérable.

Cobalt rouge

CHORÉGRAPHE : TEDD ROBINSON ; COMPOSITEUR ET MUSICIEN : YANNICK RIEU ; LUMIÈRES : JEAN PHILIPPE TRÉPANIER ; DÉCOR : FRANÇOIS PILOTE ; COSTUMES : SURFACE AD ; ROBE : LYNE BEAULIEU, MANTEAU : TERUKO ; RÉPÉTITRICE : FRANCE BRUYÈRE. INTERPRÈTES : MARC BOIVIN, MASAHARU IMAZU, LOUISE LECAVALIER, YANNICK RIEU ET TEDD ROBINSON. COPRODUCTION DU CENTRE NATIONAL DES ARTS ET DE 10 GATES DANCING INC., PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE OUTREMONT, DU 24 AU 26 FÉVRIER 2005, À L'OCCASION DU FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE.

À quelques mois d'intervalle, deux danseuses montaient sur scène. Des créatures de mort et de lumière, l'une triomphante, l'autre blessée, se déployant dans des univers théâtralisés à l'extrême et pourtant totalement différents.

Cobalt rouge

Dans *Cobalt rouge*, Louise Lecavalier incarne Narcisse dans toute sa magnificence, sa plénitude. Cela faisait si longtemps que nous l'attendions. On l'avait bien vue dans un court duo de Tedd Robinson quelques mois auparavant[1], mais la danse, trop brève, presque désincarnée et mécanique, nous avait laissés sur notre faim et ne préfigurait en rien l'univers complexe et théâtral qui nous serait proposé ici.

Œuvre hybride, *Cobalt rouge* est un projet de Louise Lecavalier signé Tedd Robinson. On y retrouve bien la lenteur, le goût de la mascarade, l'étrangeté assumée du chorégraphe. Aussi, son intelligence à créer des duos radicalement différents de ce à quoi la danse contemporaine nous a habitués. Avec Robinson, nous sommes à des lieux de la danse pure avec ces décors mystérieux, ces manteaux qu'on n'a de cesse d'échanger, d'enlever et de remettre, cette théâtralité soigneusement affichée qu'exacerbe le rapport frontal des danseurs, mais surtout ici de la danseuse, avec le public. Dans *Cobalt rouge*, le chorégraphe joue avec la lenteur et le mystère, et fait évoluer les danseurs dans son monde étrange, en soulignant pourtant, semble-t-il, la singularité de chacun des interprètes. Tout au long du

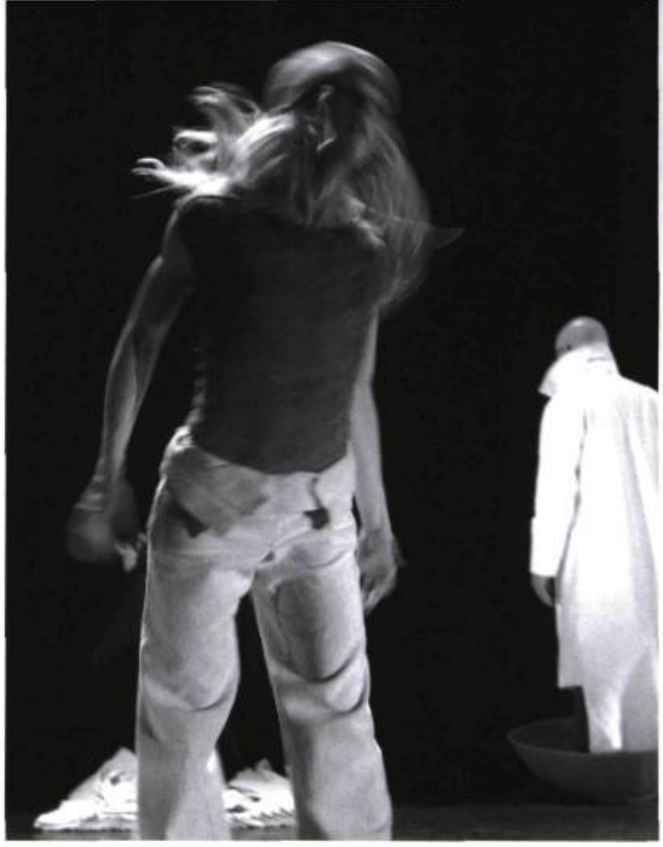
Narcisse en silence

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE : MARIKO TANABE. ASSISTANTE DE MARIKO TANABE : SUSAN MUNRO. MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE ET CONCEPTION D'ÉCLAIRAGES : JAN KOMAREK ; CONCEPTEURS : MARIKO TANABE ET JAN KOMAREK ; MUSIQUE : RAINER WIENS, PATRICK GRAHAM, AIKO SAITA ; CONFECTION DE LA ROBE ROUGE : HEATHER MACCRIMMON. PRODUCTION DE MARIKO TANABE DANSE, PRÉSENTÉE AU MAI (MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS) DU 16 AU 20 NOVEMBRE 2004.

1. *Reclusive Conclusions and Other Duets*, à l'Agora de la danse, du 27 avril au 1er mai 2004.

déroulement de l'œuvre, dont elle est l'initiatrice, c'est sans conteste la personnalité et l'art de la danseuse qui seront mis à l'avant-plan. Sa présence unique, sa blancheur, sa précision, sa capacité à pénétrer différents univers.

Telle une impératrice altière, Louise Lecavalier constitue donc le cœur de la chorégraphie. Dès l'ouverture, elle semble poser, vêtue d'une immense robe de papier qui tient autant du décor que de l'apparat, du corset qui entrave que de la robe qui magnifie. Son regard, son immobilité, sa blancheur, m'ont rappelé l'infante peinte par Diego Velázquez dans *les Ménines* (1656) alors que l'artiste y étudiait les rapports entre le modèle, le peintre et le spectateur. Il serait d'ailleurs intéressant de revoir la chorégraphie et de l'analyser plus finement sous cet angle...



Cobalt rouge de Tedd Robinson (CNA/Gates Dancing Inc.), présenté au Festival Montréal en lumière 2005. Sur la photo : Louise Lecavalier et Tedd Robinson. Photo : Luc Sénécal.

Les trois danseurs qui accompagnent Louise Lecavalier – Marc Boivin, Masaharu Imazu et Tedd Robinson – semblent n'exister vraiment qu'en relation avec la danseuse, quand, le temps de duos ou de trios, celle-ci quitte littéralement sa robe impériale pour danser avec eux. Vêtue d'un pantalon et d'un simple haut, mais toujours blanche, elle retrouve sa modernité et son urbanité. Elle redevient Louise Lecavalier. Alors, les corps et les imaginaires des danseurs, si dissemblables, l'entraînent dans diverses interactions : sensuelles avec Boivin, effrénées avec Imazu, dramatiques avec Robinson. Mais, dans cette danse qui est rencontre de l'autre et quête de soi, c'est toujours d'elle qu'il est question, Narcisse vivante, bien que presque exsangue.

Les éclairages, froids et magnifiques, jouent de la pénombre et accentuent la théâtralité de l'univers proposé ; la scène est immense, et les danseurs l'occupent tout entière. L'espace dégage toutefois une impression de nudité, malgré la présence sur scène d'étranges objets, immenses et rouges, coupoles ou bassins dont on ne saisit pas d'emblée la signification, qui servent de refuge ou de matrice aux danseurs masculins. Pour brouiller encore plus les pistes, il y a la musique, obsédante et omniprésente. Le musicien est d'ailleurs sur scène et il participe à sa manière au déroulement de la pièce.

Nulle improvisation ne régit cette œuvre très écrite, ici très fébrile, ailleurs très lente, mais toujours d'une précision remarquable. Énigmatique et cérébrale, *Cobalt rouge* est étrangement coupée du monde de l'émotion. Narcisse s'y est vêtue et dévêtue. Elle s'est offerte à nos regards, a rencontré l'autre, les autres, mais jamais ne s'est abandonnée, jamais n'a laissé voir de failles ou de blessures. À la fin, Louise Lecavalier abandonne au centre de la scène sa robe hiératique telle une épave, et la femme, elle, reste libre, insaisissable.

Narcisse en silence

C'est à une tout autre quête que répond Mariko Tanabe dans *Narcisse en silence*. Ici, Narcisse, seule, n'est confrontée qu'à ses souvenirs. On trouve dans cette pièce une trame narrative étrangère à la plupart des chorégraphies contemporaines. Même l'espace rappelle plus une scène théâtrale qu'un plateau de danse avec ses nombreux accessoires : table surmontée d'un miroir à faces multiples, portemanteau, kimono, veston, bouteille de vin, téléviseur, vidéo. Ceux-ci renvoient à la jeunesse réelle ou imaginaire de la danseuse, ou du personnage, sans que l'on puisse vraiment démarquer le vrai du fantasmé. Il est cependant clairement question de l'héritage japonais de la danseuse alors qu'elle donne à voir la déchéance de Narcisse, son besoin d'amour, et sa solitude.

À l'instar de Louise Lecavalier qui a fait appel à un chorégraphe extérieur pour mener à bien son projet, Mariko Tanabe s'est adjoint la collaboration de l'artiste tchèque de renom Jan Komarek tant à la conception qu'à la mise en scène. Compositeur, metteur en scène, marionnettiste, Komarek a su rendre toute la complexité de l'univers de Narcisse vieillissante, notamment en créant de magnifiques éclairages qui jouent

Narcisse en silence de Mariko Tanabe, présenté au MAI en novembre 2004. Photo : Marketa Fotovila.

avec le clair-obscur et sillonnent les méandres de la mémoire. Les éléments visuels choisis sont fortement connotés – robe rouge sang, kimono, veston, stries rouges dans les cheveux noirs de la danseuse, miroirs glauques, vin qui coule – et disent la vie et la mort qui se côtoient.

Confinée dans un carré exigu délimité par une ligne de lumière, Mariko Tanabe raconte, en silence, dans une économie de mouvements, des moments de vie d'une Narcisse autrefois adulée. La chorégraphie, souvent très lente, propose des éléments de la danse japonaise traditionnelle, et la danseuse ne craint pas d'affronter le monde des ombres, comme le fait le butô. Tour à tour, elle sera belle et laide, forte et fragile, femme et homme, jeune et vieille.

Au cours du solo, Mariko Tanabe revêt en une série de tableaux différentes personnalités, dans une recherche douloureuse de son soi passé et présent, et une recherche de l'autre (perdu et aimé ?). Presque voyeurs, on assiste à un lent rituel où la danseuse ravive ses souvenirs, parfois lumineux, parfois douloureux. Étrangement, le recours aux arts numériques, lorsque la danseuse nous présente des extraits vidéo tirés de son enfance, exacerbent l'aspect mélancolique et nostalgique de la pièce, et ce d'autant plus qu'ils sont projetés par un petit téléviseur dans la pénombre.

Souvent, et longuement, Mariko Tanabe se regarde dans le miroir, se cherchant et se perdant dans ses reflets. À un autre moment, délaissant son univers personnel, elle entre dans notre intimité, exhibant un petit miroir, qui éclaire et reflète nos propres visages, et nous renvoie à notre propre narcissisme. Ailleurs, se dépouillant de son kimono, elle dansera nue, mais sans basculer dans l'exhibitionnisme. Son corps dénudé n'est jamais séducteur, comme il l'est très souvent au théâtre. Il est vrai, cru, vulnérable, fort. En ce sens, le corps nu de Mariko Tanabe – même si sa nudité ne nous est pas donnée d'emblée et qu'elle est jusqu'à un certain point cachée par l'obscurité – rejoint dans son impudeur les corps nus des danseurs de Daniel Léveillé chez qui transparaît « la vérité » de la peau, des muscles, de la vie qui les anime.

La musique, complexe, toute en finesse, oscille entre la tradition orientale et l'innovation. S'y mêlent des bruits de vie, et de courtes phrases, dont ce « *You are so beautiful* » qu'elle répète comme un mantra au cours de la danse, comme pour se convaincre, nous convaincre, qu'elle a déjà été aimée. L'amour doit-il mourir quand s'envole la jeunesse ?

Pourtant, la danseuse semble nous dire que ce n'est pas tant la reconnaissance de sa beauté, toujours présente dans ce corps sensuel et terrien, qui constitue la quête de Narcisse, mais bien plus la quête de soi à travers l'appel de l'autre. **j**